

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 23

Artikel: Les fils sont dignes des pères
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bre blanc, avec l'inscription suivante: *Amici, Amici.*

En 1847, quelques membres de l'Abbaye de l'Arc se réunirent, après la clôture du cercle d'été, pour former un cercle d'hiver qui donna à l'établissement beaucoup de vie.

En 1848, on changea l'article du règlement qui interdisait les tirs d'armes à feu pour adopter une exception en faveur du tir au pistolet, qui fut construit dans le jardin aux frais d'une réunion de souscripteurs. L. M.

Lettre de Julie à son bon ami.

Mon très chair bonami,

Il faut pourtant que je m'enmanche à t'écrire. Voilà déjà une belle vouarbe que je bargagne, et pi, tu sais, on a toujours tant de choses, que, ma fi, tu sais, quand on a tout bregotzé et tout patenoché, on est tout content d'aller se réduire. Heureusement qu'aujourd'hui il pleut à roille; alors je me suis pensée:

— Pisque tu sais pas que faire, trace-voï tielques lignes pour le Louis.

Je t'ai déjà eu dit que je suis en service chez une vieille dame qui tient des pensionnaires. Une bien jolie place, au moins, Madame est enco pas tant pignette, oui donc, comme y en a des fois, qui sont très tout le jou à vous mionner après. Elle vient bien des fois fouiner par la cuisine, mais pourvu qu'elle me trouve à mon ouvrage, et que mon diner soit prêt à l'heure, elle est contente.

Parce que, tu sais, avec ces gens de la ville, il s'agit d'être recta. Pense-te-voï, qu'un jour, j'avais mis mon diner en train un peu plus tard que d'habitude. Voilà qu'à midi, mes pommes de terre étaient rien trop cuites; nos messieurs m'ont pourtant fait un tredon de la metzance. Heureusement que je me laisse pas tant vite époulailler.

— Mon père, ti possible, la belle affaire, que je leur z'y ai dit. Chez nous, à Villars-le-Grand, on voit l'heure d'après le soleil; on dine quand l'ombre du gros cerisier au syndic rase le bord de la fontaine. Quand le temps est couvert, eh bien pardine, on y va otu-botu, et on s'en trouve pas plus mal, et la maîtresse fait la même chose pour sonner l'école, et quand même elle a toujou des tas de bènes à la visite. Faut pas tant faire votre Sophie.

Ça les a calmés. mais tout de même, Madame m'a esplié... enfin quoi, des tas d'affaires, et elle m'a donné un reloge pour mettre dans ma cuisine. Ça m'ennuie bien au moins, parce qu'on m'a dit qu'y fallait toujou le remonter à la même heure, pou qu'y marche bien, ça fait qu'y me faut me relever tous les soirs à minuit pour remonter le reloge, vu que le premier soir que je l'ai remonté, c'était minuit, parce qu'y m'avait fallu veiller pour finir mes récurages.

Figure-te voï, que ces jours passés, on a eu une éclipse par ici.

Mon-té! En ont-ils fait des histoires avec cette éclipse. Pendant huit jou, nos messieurs n'ont rien parlé que de ça. Ils ont aussi voulu se mettre après moi, parce que tu sais, pour faire endéver les gens, y s'y entendent, ces écouteissés de la ville. Ils ont pourtant de ces tapettes! Une fois qu'y sont bien émodés à batoiller, le vaudai les arrêterai pas.

— Eh, mon té! que je leur z'y ai dit. Laissez me voï tranquille avec votre éclipse. On sait tout ce que c'est. Chez nous, à Villarlegnu, on en a tous les dimanches, et même quand y fait bien chaud, y en a encore une de veillée.

Alors, si tu les avais vu se rire parmi, comme si j'avais dit une grosse bêtiserie. Et pi, y z'ont voulu m'espliquer que c'était quand la lune passe devant le soleil, et patati, et patata, mais moi, je leur z'ai dit:

— Prenez-voï pas la fille à ma mère pour

une toque. Je sais pardine bien comment ça se fait, les éclipses. J'ai un cousin rebouillé de ma marraine qui y travaille.

Tout de même, tu sais, j'ai fait la crâne, pou pas qu'y soit dit, mais je voudrais bien savoir ce que c'est que ces éclipses.

Toi qui es encore joliment instruit, dis-me voï si tu y crois à tout ce qu'on dit.

Pour quant à ça, y avait bien tielque chose, ce certain jour, parce que quand y s'est venu vers les quatre heures, c'était très tout sale de monde sur les toits, parce que tu sais, ici, les maisons bouchent la vue, alors quand on veut voir quelque chose, on monte sur le toit. Et tous ces gens avaient le nez en l'air, et y regardaient dans des fonds de bouteilles, ou dans des lunettes noires.

Moi j'ai aussi regardé, mais j'ai rien su voir, et y z'ont dit après que les nuages avaient empêché de voir l'éclipse.

Je sais pas, mais tout ça me semble drôle. Comment est-ce que la lune aurait le franc toupet de venir ainsi se branquer droit devant le soleil, et de plein jour, encore. Et puis, y me semble qu'elle doit avoir son chemin bien marqué, et qu'elle peut pas dérailler, ainsi, quand ça lui fait plaisir.

Et pi, comment est-ce que les astronomes sauraient ça à l'avance, qu'ils puissent le mettre dans l'almanach, parce qu'enfin y me semble que si on le sait, on doit pouvoir faire tielque chose contre. Finalement, on a un gouvernement, pour quoi est-ce? Surtout qu'on paie assez cher, avec tous ces impôts. Si c'est vrai que la lune peut comme ça venir vous boucher le jou, c'est ma fi, rudement embêtant. Figure-te voï, un jou de lessive, quand on compte qu'on pourra réduire tout son linge bon sec, et pi que tout d'un coup, il prend une biaine à la lune de vous faire une éclipse!

Vois-tu, toutes ces histoires, moi, je n'y crois pas beaucoup. Nos messieurs ont assez voulu m'espliquer, mais moi je suis un peu comme Thomas, qui voulait mettre le doigt dans le trou, avant de croire qu'y en avait un. Tant que j'ai rien vu, je crois toujours que c'est des mentes inventées par les marchands de lunettes pour en vendre davantage. Suffit que ça soye dans les papiers, et pi tout le monde l'a cru. Ces gens de la ville, on leur fait encroire tout ce qu'on veut.

Ora, quand l'é bon, l'é prau. J'aurais encore bien des choses à te raconter; y a des tant drôles de choses par ce Lausanne, mais ça sera pour une autre fois.

Adieu, mon Louis..

Ta vieille bonamie,

Julie.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.

Le danger des vitrines

pour les jeunes filles.

Il est huit heures du soir. Tout le long du trottoir, ce ne sont que petits pieds qui trottaient allègrement sous l'onde lumineuse des magasins, jetant une ceillade par-ci, un sourire par-là.

De nombreuses jeunes filles reviennent de l'ouvrage; elles sortent des magasins, des ateliers, des arrière-boutiques, le petit chapeau noyé dans la tignasse, le nez assez volontiers retroussé, les narines friandes de la brise du soir, si bonne, si appétissante pour les petites personnes qui ont gagné dans la journée trente-cinq ou quarante sous.

— Si tu voulais! leur disent sur tous les tons, sur tous les airs, et les pimpants petits chapeaux de tulle, de satin, de dentelles, tout barbus, tout ruchés, tout perlés, et pimpantes toques de velours qui vous poignardent l'œil de leurs brindilles d'or; si tu voulais, disent ceux-là, parmi les touffes de tes blonds che-

veux qui frissent, nous ferions scintiller nos perles et nos fleurs.

Vous croyez peut-être que nos fillettes se bouchent les oreilles et, parvenant à se tirer de toutes ces griffes, en seront quittes pour quelques gros soupirs au vent, pour quelques petites égratignures dans le cœur, et qu'elles pourront sans plus d'embûches continuer leur petit bonhomme de chemin?

Ah bien, oui!... Voilà maintenant que derrière les vitres étincelantes du joaillier, les diamants, les saphirs, les rubis, les topazes et les émeraudes, se mettent à briller, à scintiller, à pétiller, avec tout leur éclat; les montres, les bagues, les boucles d'oreilles, les bracelets, qui invitent et provoquent l'envie de la façon la plus séduisante.

Tout cela parle, tout cela cligne de l'œil; tout cela vous a, pour enjoler nos fillettes, des sourires et des chansons qui font merveille. Et les regards fascinés, le cœur palpitant, elles se plongent avec délices dans ces flots de séductions qui miroitent derrière les vitres.

— Situ voulais! disent avec toutes sortes de grâces chatoyantes, les fines et légères batis-tes, si tu voulais, au lieu de la toile grossière, du vulgaire calicot sous lequel sont enfouis les trésors de la jeunesse, c'est nous qui ferions à ton petit corps délicat une chemise au vapoureux tissus, plus douce sur ton sein que la rosée du ciel sur les fleurs de la prairie!

— Si tu voulais! murmurent les étoffes de soie, nous prendrions, pour toi, chez la tail-leuse en vogue, les formes les plus nouvelles; et le long du trottoir, tandis que les bottines haut perchées sur leurs talons pointus fê-raient *cric! crac! cric! crac!* nous ferions gentiment *frou! frou! frou! frou!* ce qui te poserait tout de suite dans l'oreille des pas-sants.

Ainsi, de toutes parts sollicitées, entraînées par tous les papillons du désir dans le laby-rinthe des rêves enchanteurs, il en est plu-sieurs parmi ces fillettes qui désertent l'essaim des fournis travailleuses.

Mais il en est aussi qui ferment l'oreille à ces douces cajoleries et s'en vont droit leur chemin, sages, pensives, recueillies, écoutant même quelqu'un d'invisible qui marche à leur côté, leur murmurant tout bas:

— Non, chère petite, ne te laisse pas prendre à ces pièges dorés, passe sans t'arrêter devant ces vitrines éblouissantes, et ne perds à les contempler ni le repos de ton âme, ni la fraîcheur de ta jeunesse, ni le courage de ton tra-vail! Ton âme a plus de sourires que ces vi-trines n'ont de bijoux; ta jeunesse a plus de fleurs que ces parures n'ont de perles; ton travail plus de bonheur que ces plaisirs n'ont de gaité.

Crois-moi, ta robe d'indienne est un précieux écriin; sois avare et soigneuse des trésors qu'elle renferme. Ton cœur ignorant est une source de douces joies; ne le laisse pas trou-bler par les flots impurs de la séduction.

De ton petit pied honnête et trotte-menu va-t'en modestement le long du mur et hâte-toi d'arriver dans la petite chambre où t'attendent le sourire de ta mère, le baiser du petit frère, qui te doivent tous deux la joie de tous les jours et la toilette du dimanche. Va! brave pe-tit cœur, sois toujours leur richesse avec ton aiguille, sois toujours leur gaité avec ta chan-son, et fais que ta chanson leur arrive toujours fraîche, toujours pure — entre huit et neuf heures du soir.

Les fils sont dignes des pères.

Qui donc prétend que l'humanité dégénère, que nous sommes de plus petite taille que nos ancêtres?

C'est faux ! Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, d'ailleurs, nous ne le cédon pas à nos arrière-grands-pères.

On a fait, à ce sujet, en France, d'intéressantes et réjouissantes constatations. La moyenne de la taille se maintient à sa hauteur normale ; elle est de 1 m. 648. Ces dernières années, cette moyenne présente même une tendance à l'augmentation.

Non seulement la décroissance prétendue de la taille humaine est démentie par les faits, mais elle est encore invraisemblable. Légende, les traditions singulières qui nous attribuent des ancêtres d'une stature et d'une force prodigieuses, dont nous serions les fils dégénérés. Légende, les soi-disant découvertes de squelettes géants.

Quatre squelettes, célèbres dans les annales anthropologiques, squelettes-types, si l'on ose s'exprimer ainsi, l'homme de Spy, l'homme de Lahr, l'homme de Chancelade et l'homme écrasé de Laugerie, vénérables témoins de la période quaternaire, ne donnent que des longueurs de 1 m. 590, 1 m. 700, 1 m. 592 et 1 m. 649. La moyenne de la série a pu être ainsi fixée à 1 m. 629.

Au moyen-âge, d'après les fouilles faites dans de vieux cimetières, la taille moyenne des Parisiens était de 1 m. 657, c'est-à-dire exactement celle des Parisiens d'aujourd'hui.

Un de nos amis, qui, depuis longtemps collectionne de vieux uniformes militaires, nous disait, ce matin encore, que la plupart de nos soldats actuels auraient grand-peine à les endosser.

Consolons-nous, les Lilliputiens n'existent que dans le récit des fantastiques aventures de Gulliver.

L'avenir n'est pas encore aux « micros ».

Lo tchiarlatan d'Ado.*

(Patois du Pays-d'Enhaut.)

A ouna faire d'Ado lai avai on tchiarlatan que fajai contiuranche i maidzos, i fermachiens, i vitérineros et à ti cllaux que fant état de n'un mé chavai quiet lé-j-autros por lau teri lau batzès. D'éthai brancà chu di-j-égras drai déiant ouna baraca coumun ella di-j-écouallars et di redzerdzallarès dè panais et bouailavé tant que poulai.

« Mé bravès dzeins, veni vers mé, por oun étui naou vo vouaro dè totès lès maladis que vo puchi avai. Que chaf lo dragon, lo vibron, la tatse, la benaite, lo grò mò, lo crouë maladi, lo mallet billan ou bun blu, lé-j-avérus, lo dècret, lès piaous, lès pudzes, la rampa, lo régnià, l'éthoir, lo chotha-grai, la iouka, et lès déialès, vouaro tot, mimameint cllaux que chont pas malados, mà que lo pourrant déveni ».

Adan lai avai inque on chertun farcheur d'Ormont-déchu, dou côté de la Mouraie, qu'éthai à nom Dzegnottet et que lé cognéchai totès quiet lès bounés. Ché peinchà : T'unlévai por on meinteur, mè prinjé che pu m'achteni de lai-j-un dzuf ouna. » Va vers lo tchiarlatan, un fajeint état d'ithré tot régreimi, et tot capot, et lai dit : « Vigno dan vers vo po ithré vouari, ma craio pas que vo mé puchi gros féré. Vaidé-vo, chu tant mijerabli ; pu pas mé vivré dunche. Peinchà-vaï, ié très maladis ».

— Lès quén'aus ? que fà lo tchiarlatan.

— Et bin, chu meinteur, ié rein mé dé got, et ié perdu la mémoire.

— Diabli, dè dou chérieux ; enfin i échéri tot paraï de vo vouari, ma chéin vo cothéret dou-j-étius. Che chéin vo vâ, reveni dein demiaoura, i mé faut on momeint por vo j'uncotzi vouthra michtion.

— D'accoir, fa Dzegnottet, révundré dein oun' haoretta.

Oun' hâora apri, Dzegnottet ré-j'arroué vers lo tchiarlatan : « Ah ! vo vaitzé, que lai fâ che-ti-che, diuchtameint vouthron remaidzo dè fournai, dé enco tot tzo. Vu vo deré chein que lai-a. Dou grans dè triakche, oun' echerupulo d'ui d'echrivichos, on par dè grans dè lathi dè louna, et por la richta i dé dè l'onguant minéro, iò l'oir et l'erdzeint né chont pas tsui. — Vo j'un prindrai ti lé dzors ouna coudératzetta à café déiant lo goutà ; chein vo révouéré épaï on bocon l'appétit, ma vo j'unquétà pas. Ora, no veint tot tsò vo féré avallà la rachion dé voué. »

Lo tchiarlatan pouaijé dein on toupenatzet billan ouna coudérà dè la michtion et la pré-jéinté à Dzegnottet.

L'Ormounai cllou lè juïs, aouvré on mor co ouna bornetta dè forni, et ché fetzé la coudi su la linvoua.

Ma, ma fai, lo remaidzo ché trova on bocon iò. Lo pouro Dzegnottet ché bouta apri lo rein-dré un fajeint di menés d'unfer. On coup què ré-j'avai chou choello, ché revire contré lo tchiarlatan.

— Dzancro dè pur, dè caïon et dé mōnet que t'i, dé de la... de la... de la drudze.

— Tou diuchto, moun'ami, et vo vaidé que da fâ effet ; primo, vo ditès la veretà, chécondameint vo-j'ai retrovâ lo got ; et, porquant à la mémoire, craio que vo-j-achavundrai tota vouthra ia d'avai medzi dè mon remaidzo.

Di chti coup, Dzegnottet da léchi lès tchiarlatans tranquilles.

(Le Progrès.)

Curieuse anecdote sur M. de Bismark.

— Dans le pays de Friedrichsruhe, au moment des moissons, les moissonneuses ont la coutume, pour éprouver la solidité des liens de paille qui doivent servir à maintenir les gerbes, de s'emparer à l'improviste du premier passant qui survient et de l'enchaîner du mieux qu'elles peuvent ; si l'homme ainsi surpris et garotté ne parvient pas à rompre ses entraves, les liens sont déclarés excellents, et les deux moissonneuses ont droit à un supplément de salaire.

Or, un jour, M. de Bismark, vêtu en bon paysan aisé, s'en était allé faire un tour dans ses champs comme le premier propriétaire venu, et, à un moment donné, deux fortes gaillardes, sournoisement, se mirent à le suivre.

Tout à coup, il est brusquement saisi par derrière, à demi renversé, et deux bras vigoureux lui passent un lien de paille autour de la poitrine, tandis que deux autres, non moins robustes, lui maintiennent les jambes.

Est-ce un complot ? attende-t-on à son existence ? Non, les moissonneuses, quittant leurs faucilles, l'entourent en riant. Mais, alors, l'un d'eux pousse un cri d'effroi : il vient de reconnaître M. de Bismark dans ce promeneur pacifique qu'ils ont arrêté selon la vieille tradition du jour de la moisson !

Vous pensez si le redoutable chancelier fut vite remis en liberté !

Mais, pendant quelques minutes, celui qui jouait le rôle d'arbitre des destinées de l'Europe s'était trouvé ligoté, presque couché aux pieds de ces paysans.

(Petit Parisien.)

L'ironie infernale.

L'historien Alexandre Daguët émaillait ses leçons d'anecdotes, parfois même de calembours, qui faisaient la joie de ses élèves. Etant chargé primitivement du cours de rhétorique à l'Académie de Neuchâtel, il conta un jour le trait suivant :

Talleyrand était à son lit de mort. Louis-Philippe vint le voir et lui demanda :

— Souffrez-vous ?

— Oui, sire, je souffre tous les maux de l'enfer.

— Déjà ?

Voilà, disait Daguët, voilà un exemple frappant d'ironie infernale ! Ceux de vous, mes amis, qui ne le retiendraient pas seraient de purs oisons.

Boutades.

On nous communique la boutade suivante. Nous avons un vague souvenir de l'avoir déjà publiée dans le *Conteur*. Dans le doute, nous la reproduisons : elle est d'ailleurs assez amusante pour être répétée :

C'était à la bataille de Willmergen. L'affaire était chaude, la mêlée horrible. Deux habitants des Charbonnières (Vallée de Joux) prenaient part au combat avec une vaillance admirable. Tout à coup, l'un d'eux est désarmé ; mais ne voulant pas se rendre, il lutte corps à corps avec un gros fruitier de Schwytz, qui le terrasse et le tient sous lui. Ne pouvant se dégager des mains de son adversaire, le Comblie crie à son camarade :

— David, as-tu tserdzi ?

— Oi.

— Eh bin, débarrasse-mé vâi dè clia pouéta bite.

Relevé sur la porte d'un appartement :

« Les visites font toujours plaisir ; si ce n'est pas en arrivant, c'est en partant. »

Recette.

Brillant pour poêles et fourneaux. — Pour donner un beau poli aux poêles et aux fourneaux, voici l'un des procédés employés dans le nord de la France et en Angleterre : il constitue une amélioration sur le simple emploi de la mine de plomb avec de l'eau. On forme une pâte composée de :

Mine de plomb	400 grammes
Essence de térébenthine	125 »
Eau pure	125 »
Sucre	25 »

Ce produit s'étend avec la brosse. Une première pour en revêtir l'objet, une seconde sèche pour obtenir le brillant, qui est très beau.

(Science pratique.)

La deuxième livraison du *Dictionnaire géographique de la Suisse*, publié par la maison Attinger frères, à Neuchâtel, vient de paraître. Cette livraison n'a fait que confirmer l'opinion que nous avons émise dernièrement sur cette excellente publication et les services incontestables qu'elle rendra à tous ceux qui s'intéressent à notre patrie suisse, à notre vie nationale. Tout est à lire, ou tout au moins à consulter, dans cet ouvrage si riche en renseignements.

Cette livraison est accompagnée d'une carte hors texte, en couleur, destinée tout particulièrement à l'article *Alpes*, qui commencera dans la troisième livraison et qui est un des plus remarquables du dictionnaire. Nous en reparlerons. — La troisième livraison de cette œuvre si digne d'appui et d'intérêt est actuellement sous presse.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au bureau du « Conteur vaudois » :

An bon vieux temps des diligences

Deux conférences historiques et anecdotiques, par L. MONNET

Extrait de la table des matières : Postes d'autrefois. — Journaux et almanachs du temps. — Voituriers et aubergistes. — Nos anciens moulins. — Anciennes foires. — Bateliers infidèles. — Routes d'autrefois. — Un voyage de Vevey à Genève, en 1815. — Un facteur dans l'embaras. — Institutrices en voyage. — Avantages et désagréments des diligences. — Discours d'un syndic. — La chute d'un gouvernement, etc., etc.

Jolie couverture, illustrée par R. LUGEON.

Prix : Fr. 1.50.

Le docteur DUCHESNE, de Paris, écrit : « Décidément, les *Pilules hématogènes* du docteur Vindevogel sont pour moi le médicament par excellence dans toutes les convalescences. Lors d'une épidémie d'influenza je me suis toujours parfaitement trouvé de les avoir employées ; les résultats escomptés ont toujours été rapides et m'ont donné complète satisfaction ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Gignoud-Howard.

* Aigle.